

Citation style

Richard, Lionel: review of: Ulrich Päßler, Ein »Diplomat aus den Wäldern von Orinoko«. Alexander von Humboldt als Mittler zwischen Preußen und Frankreich, Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2009, in: Francia-Recensio, 2011-2, Frühe Neuzeit - Revolution - Empire (1500-1815), downloaded from recensio.net

First published:

<http://www.perspectivia.net/content/publikationen/francia...>



copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

**Ulrich Päßler, Ein »Diplomat aus den Wäldern von Orinoko«. Alexander von Humboldt als Mittler zwischen Preußen und Frankreich, Stuttgart (Franz Steiner) 2009, 244 S. (Pallas Athene, 29), ISBN 978-3-515-09344-6, EUR 45,00.**

rezensiert von/compte rendu rédigé par  
**Lionel Richard, Paris**

Cet ouvrage provient du remaniement d'une thèse de doctorat, soutenue en 2007 à Mannheim. Son auteur avait obtenu, pour ses recherches à Paris, une bourse de l'Institut historique allemand, bourse qui lui a permis de consulter méticuleusement les fonds d'archives. Le résultat est une réussite.

Certes, les va-et-vient d'Alexander von Humboldt entre Berlin et Paris, pour ses travaux scientifiques, avaient déjà été l'objet de plusieurs études, de même qu'était connue son amitié avec le physicien François Arago. Mais le public dispose maintenant d'un livre présentant une synthèse rigoureuse, fort bien documentée, sur l'intermédiaire qu'il a été entre la Prusse et la France.

À Berlin, Humboldt appartient à l'Académie prussienne des sciences à partir de 1800. À Paris, il est coopté comme membre correspondant de l'Académie des sciences en 1804, et en 1810 il y est élu comme »associé étranger«. Cette qualité de »savant franco-prussien« qui lui est octroyée par ses pairs témoigne, à ses yeux, de la neutralité de la recherche scientifique. Toutefois son admiration pour la Révolution de 1789 et son attirance pour un système de gouvernement qui soit démocratique ne comptent pas pour rien dans son attachement à la France à partir de 1790 et, par conséquent, dans les solides relations qu'il y noue en fréquentant les salons parisiens.

Au retour de son expédition vers les Amériques, en 1804, il s'installe d'abord à Berlin. Mais en 1807, il choisit de rejoindre Paris, alors centre mondial des travaux dans les sciences de la nature. C'est là qu'il décide de prendre domicile jusqu'en 1827. Trois ans plus tard, sa nostalgie le pousse à y retourner pour assister aux séances de l'Académie, et Arago, devenu le secrétaire perpétuel de celle-ci à la veille de la révolution de Juillet, lui est reconnaissant d'apporter à la docte assemblée, par sa présence, une caution internationale. Vu les restrictions de crédit, le rayonnement scientifique de Paris commence, en effet, à fortement pâlir.

En 1840, dans la »Revue des Deux Mondes«, le mathématicien Guglielmi Libri met en évidence, avec acrimonie, les carences de l'Académie des sciences. Carences dues, selon lui, au peu de contacts réguliers que les membres de cette institution, suite à l'insuffisance de leurs connaissances linguistiques, poursuivent avec leurs collègues de l'étranger. Si, précise-t-il, Arago est parvenu à lui conserver des relations avec l'Allemagne, tout en ne connaissant malheureusement pas l'allemand, c'est grâce à son ami Humboldt, »qui sait suffire à tout«.

Constat justifié, puisque les échanges d'informations entre Berlin et Paris s'interrompent pratiquement après la mort d'Arago, en 1853. Bien que toujours actif, Humboldt juge qu'Élie de Beaumont, nouveau secrétaire perpétuel, offre trop peu de chaleureuse disponibilité pour qu'il s'efforce d'assurer un prolongement efficace aux liens qu'il a précédemment tissés. Les seules relations suivies qu'il

continua d'entretenir furent celles qu'il avait engagées avec le chimiste Jean-Baptiste Boussingault. Il voyait en elles, comme il le lui écrivit en 1854, »un des points lumineux« des dernières années de sa vie.

Ce rôle d'intermédiaire en faveur d'un transfert de connaissances d'un pays à l'autre, Humboldt n'hésita pas à le jouer, avec une générosité intellectuelle peu commune, bien au-delà du domaine de ses propres compétences. Entre 1820 et 1835, il s'est entremis notamment pour que soient prises en considération, en France, les recherches de son frère aîné Wilhelm sur la typologie des langues. C'est lui qui communiqua les travaux de celui-ci à l'égyptologue Jean-François Champollion et à l'indologue Eugène Burnouf. D'autre part, il fut à l'origine de la documentation que rassembla en 1845 à Paris l'historien d'art Franz Theodor Kugler, envoyé en mission par le ministre prussien des Cultes et de l'enseignement, avec l'objectif d'amorcer une réforme des beaux-arts en s'inspirant des modèles français et belge. Enfin, il accomplit huit voyages à Paris entre 1830 et 1848, et à partir du deuxième, en 1831, les monarques de Prusse l'utilisèrent à cinq occasions pour intervenir diplomatiquement auprès des autorités françaises. C'est-à-dire auprès de Louis-Philippe et, après 1840, de François Guizot, ministre chargé de la politique étrangère.

Cette activité fugitive de Humboldt en tant que diplomate avait déjà été reconstituée avec attention par Jean Théodoridès, qui publia en 1973 ses rapports aux rois de Prusse Frédéric-Guillaume III et Frédéric-Guillaume IV, et quelques compléments par la suite. Mais Ulrich Päßler s'appuie sur d'autres sources pour approfondir la question, le Fonds Guizot des Archives nationales par exemple. Il montre bien l'enchevêtrement de la situation internationale et décrit, face aux arrière-plans du contexte politique, l'habileté de Humboldt à tenter de servir à la fois la Prusse et sa »seconde patrie«, la France.

De ce livre se dégage ainsi à la perfection l'originalité de Humboldt, et plus particulièrement son indépendance d'esprit. Contrairement à la plupart de ses collègues de la »communauté scientifique« de l'époque, il était non seulement curieux des autres disciplines que la sienne, ouvert aux recherches en tous genres, mais attaché à la nécessité d'une évolution des sociétés vers toujours un peu plus d'humanité. Conscient de sa relative marginalité, il se présentait à Guizot avec beaucoup d'ironie à son propre égard, en faisant allusion à ses errances américaines qui lui avaient valu l'estime des savants du Musée d'histoire naturelle et de l'Académie des sciences, comme un »diplomate des forêts de l'Orénoque«.